

THÉÂTRE Didier Bezace redécouvre Terence Rattigan, auteur anglais un peu vite classé parmi les tenants du théâtre « bourgeois »

Les cœurs secs de l'Angleterre bien pensante

**LA VERSION DE BROWNING
De Terence Rattigan**

*Théâtre de la Commune
à Aubervilliers*

C'était dans l'Angleterre bien-pensante d'après-guerre. Celle du thé à cinq heures et de l'Empire toujours debout. D'avant les hippies. Au soir du dernier jour de l'année scolaire, un professeur s'apprête à quitter la *public school* où il enseigne le grec depuis dix-huit ans. Il doit rejoindre un poste dans une obscure « boîte à bachot ». Il n'aura jamais été maître d'internat, encore moins proviseur. Il n'aura pas, non plus, bénéficié d'une pension. Sa femme le trompe. Ses élèves, qui le craignent, se moquent de lui. Il n'a pour vantage que ses livres et surtout *L'Agamemnon* d'Eschyle, comme celui traduit par Browning...

Écrite dans les années cinquante, *La Version de Browning* à tout de la solide comédie de mœurs. Terence Rattigan, son auteur était d'ailleurs aussi scénariste. On lui doit, notamment, *Le Prince et la Danseuse*, qui raconte les amours d'un prince d'Europe centrale et d'une belle américaine, réalisé par Lawrence Ollivier avec Marilyn Monroe en 1957. On lui doit aussi deux adaptations pour la télévision de cette pièce dont Hollywood tirera un larmoyant mélo en 1994.

Longtemps à la mode, Terence Rattigan sera balayé par la vague des nouveaux auteurs britanniques contestataires (les Osborne, Wesker, Pinter), dénonçant un théâtre « bourgeois ». En reprenant aujourd'hui *La Version de Browning*, Didier Bezace montre que c'était aller un peu vite. Comme il avait sorti de l'oubli, en 1998, Jean-Jacques Rousseau, auteur d'une unique pièce avec *Narcisse*, il révèle un Rattigan inattendu, pour-

Sous ses faux airs de comédie romantique, la pièce évoque la chute d'un homme, trahi par ses illusions.

suivant un travail entrepris depuis longtemps sur les écritures à découvrir ou redécouvrir.

Dans un décor où se fondent appartement et salle de classe, c'est la chute d'un homme qu'il met en scène, trahi par ses illusions et une société qui – déjà! – préfère, à l'humilité sincère, l'éclat du spectaculaire; où l'enseignant qui fait gagner un match de cricket ou de rugby à son école a plus de valeur qu'un humaniste sincère bardé de prix en grec et latin. Le regard est noir, sinon désespéré sur un monde où tout n'est que sécheresse, à commencer par celle des cœurs. Cer-

tains, à présent, rapprochent Rattigan de Tchekhov. Bezace le tire plus justement vers Ibsen et Strindberg: ce monde est aussi celui du désert de l'amour.

La démonstration est implacable, administrée par une distribution homogène sans faille. Jouant habilement des tempéraments contraires, Didier Bezace dirige ses acteurs comme un chef d'orchestre, chaque tessiture pour être singulière et différente, répondant aux autres. C'est vrai de Sébastien Accart (le jeune élève), de Claude Levêque (proviseur bonhomme et cynique), de Vincent Winterhalter (l'amant). C'est encore plus vrai d'Alain Libolt (le professeur). Face à Sylvie Lebrun (l'épouse déçue), il est l'homme « *blessé à mort* » – « *déjà mort depuis longtemps* ». Comparé dans un jeu à la douceur troublante, d'un détachement plus forcé que désiré, il bouleverse et sidère, dans une concentration à la limite du supportable, tous muscles et cerveau tendus. Le geste rare, la parole mesurée, il confronte chacun à la question essentielle de l'homme: comment rester debout quand tout ce à quoi on croit se délite et se perd autour de vous?

DIDIER MÉREUZE

Jusqu'au 19 février. Renseignements: 01.48.33.16.16.

Le texte, traduit par Séverine Magois, est publié aux Éditions de Solitaires intempestifs. 90 p., 9 €.